Les Français ne savent plus chanter !

Comme nous, vous l'avez observé sur les bancs de l'école, au sein de la famille ou dans les groupes de jeunes. Souvent : gosiers aphones, yeux à terre, jambes molles. Aussi, pays des troubadours et des joueurs de vielle, la France est-elle bien près de perdre la vraie joie, qui se rencontre sur les lèvres des jeunes gens et des jeunes filles.

Nous devons redonner aux jeunes le goût du chant. Car tout ce qui s'attache profondément au cœur de l'homme a besoin d'être exprimé — et, quand on est jeune, d'exploser en chansons. Le chant, c'est l'expression de l'âme, c'est la joie du cœur.

....

Voilà l'origine de nos belles chansons françaises : chants de marins et de soldats, vieilles chansons de métier. En les chantant, nous nous sentions plus forts, et plus purs.

Mais nous avons entendu assez de « braillards » pour savoir que notre chant doit être de qualité.

Parce qu'entre nous autres, jeunes, nous chantons tout le temps — à la veillée, comme sur la route, ou au défilé — et que ce que nous chantons exerce une influence considérable sur notre goût et sur celui des gens qui nous entendent.

Nous nous proposons de donner dans cet article quelques conseils pour faire chanter. Ils s'adressent au meneur de chants. C'est-à-dire au chef qui, en plus de son dynamisme — il en faut — possède des notions techniques, un certain sens d'adaptation aux moyens des jeunes et du goût.

CONSEILS POUR LE MENEUR DE CHANTS

Avant tout, réserver ou obtenir, dans l'emploi du temps de la journée, un délai assez grand pour pouvoir travailler utilement.

Pour l'apprentissage de la chanson, proprement dit :

Vérifier soi-même le texte musical. Dicter les paroles du couplet. Chanter ledit couplet en entier, puis phrase par phrase. Faire répéter ; veiller aux erreurs les plus petites. Faire apprendre le texte **in extenso** (ça n'est pas le plus facile).

Face aux chanteurs :

Ecouter avec attention. Eliminer ceux qui chantent faux. Que toutes les voix ne soient qu'une. Faire « retenir » la voix, chanter doucement. Ne pas crier (on ne chante pas seulement pour créer de l'entrain). Enfin, lutter contre l'habitude de chanter trop bas. Chercher, au contraire, la sonorité claire.

Dans le détail :

Apprendre à respirer. Faire attaquer. Faire articuler. Donner du rythme (accentuation) à ce que l'on fait chanter (que ça ne soit pas invertébré). Comprendre le sens de la chanson ; l'exprimer par des nuances.

En marchant :

Employer surtout les chansons à répétitions. Pour cela, diviser la troupe en deux groupes. Dans les petites équipes, on peut faire chanter un soliste, capable d'interpréter. Marcher au pas. (Arrêter le chant dans les chemins montueux ou malaisés. Choisir des chansons propres à la marche. Ne pas abuser du chant.

LE CHANT CHORAL

Quand on sera arrivé à de bons résultats à l'unisson, on pourra essayer du chant choral, mais seulement avec des volontaires. Car c'est beaucoup plus difficile. Le chant à l'unisson peut être spontané. Le chant choral exige du travail. Il ne faut donc réunir dans ce but que les chanteurs capables d'effort et de discipline. Ceci est de loin le plus important : plusieurs voix médiocres peuvent former un chœur ; de belles voix indisciplinées en sont incapables.

Bien équilibrer les parties : ténor, baryton, basse. Ne supprimer aucune partie d'une harmonisation qui a été écrite à quatre voix. Ne pas faire chanter par un chœur d'hommes (voix égales) des harmonisations écrites pour voix mixtes. Commencer par des canons où, dans chaque partie, seront mêlées les voix (attention au départ de chaque partie ; respecter le nombre de parties indiqué : un canon à quatre parties ne donne rien chanté à trois). Se faire aider dans les répétitions par un chanteur solide pour chaque partie. Disposer les chœurs en carré plutôt qu'en cercle. Diriger avec netteté. Interpréter : de la sensibilité, des nuances. Pas trop. En général, les moyens ne sont pas grands !

Devant le public (quand ça marche tout à fait) : bien se présenter, avoir le sourire, être simple. Il est préférable que le meneur de chant tourne le dos au public et dirige nettement plutôt que les attaques ou le rythme laissent à désirer. De la tenue, de l'ordre, entre chaque chant : il n'y a qu'un seul chef.

Mimer les chants : que ça ne soit pas un système, le faire avec sobriété et aisance, et le moins possible ! C'est en effet périlleux si l'on n'a pas une bonne pratique de l'art dramatique.

«... LA JOIE ELEVE »

Chanter, c'est proclamer son courage, sa joie de vivre. Chanter en chœur, c'est chanter et écouter les autres. C'est notre premier moyen d'expression d'équipe. C'est le premier et c'est le plus tonique. Combien de jeunes reçoivent la révélation de la vraie joie du chant collectif ! joie exaltante qui purifie. Joie solide qui scelle l'amitié. Joie grave qui apprend la sagesse.

Nos chansons limpides et claires que les jeunes recueillent et vont replanter dans les villages où elles s'étaient passées, on les retrouve du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, dans leur bonhomie, leur naïveté, leur honnêteté surtout. Presque toujours bâties avec un peu de rêve, et beaucoup de tendresse, elles ont cette « gentillesse » d'antan, qui nous fait par fois défaut !

Heureux et sages, si nous savons, pendant une halte, nous arrêter au bord du chemin, chanter notre espoir, éclore en quelques couplets ce que la vie nous a donné !

SOURCES

Nous saurons choisir dans les chansons de travail, de guerre ou d'amour celles qui conviennent le mieux à notre groupe, celles aussi qui sont à la portée de ses moyens.

Il faut désigner sans faute dans la composition d'un feu de camp les chants qui assurent la mise en train de la soirée, de même que ceux, plus graves, sur lesquels elle se terminera.

Voici quelques chants à répétition que tous les jeunes reprendront en chœur :

Les Gars de Locminé, La Pendriole, Jean-François, Derrière chez moi, Le Cornemuseux de Marmignol, Marie ta fille, La jolie Rochelle, V'là la Saint Martin. En suivant la route, Ville de Chambéry. Voilà quelques exemples de chants de fin de veillées :

Voici la Saint Jean, L'Alanda, Les Armaillis, Hymne à la nuit, Bonsoir et bonne nuit, Unissons nos voix, La Brume monte du sol, Quand tout se tait, etc...

Il existe aujourd'hui des quantités de recueils de chansons populaires ; à peu près chaque mouvement de jeunesse a le sien. Il n'est que de choisir. Mais un meneur de chant vraiment amoureux de son « métier » n'hésitera pas à s'en procurer plusieurs. Il y trouvera sans doute de nombreuses chansons identiques — bien que souvent retransmises selon des versions différentes —. Il découvrira aussi dans un recueil ou dans l'autre quelques chanson de métiers, de guerre ou d'amour qui sera particulièrement chère à son cœur. Il l'apprendra à ses camarades avec plus de patience encore que pour aucune autre, et sa récompense sera de les entendre, touchés par la grâce, la chanter harmonieusement.

Citons d'abord parmi les principaux, les plus anciens :

Le Montjoie (1), **Le Roland** (1), **Le Coq** (2), chansonniers scouts qui s'adressaient à des publics définis. Beaucoup de chansons à plusieurs voix dans le premier. Des mutilations ou des adaptations fâcheuses dans les deux suivants. Puis **La Clef des chants** (3), qui fut un recueil utile, mais qui compte trop de mauvaises versions, et le **Jardin des chansons** (4), destiné surtout aux écoliers. Plus récents sont le **Chante, chante** (5) et le **Chansonnier des éclaireurs** (6), ouvrages également sérieux, adaptés aux exigences actuelles des jeunes et que nous recommandons avec les **Chansons de marins** (7. N'omettons pas **les Alouettes** (8), feuillets détachables, édités mois après mois, qui ont contribué à « lancer » beaucoup de bonnes chansons. Les dernières publications sont **Chantons le travail** (9), **Chantons au vent** (9), où l'illustration publicitaire a pris une place importante. Ces recueils, plus spécialisés, sont d'ailleurs bien faits. Enfin nos **Chansons pour les Jeunes** (10), recueil sommaire, précédé d'excellents conseils. Signalons également les **Cahiers de chant choral** (11), où l'on trouve cahier 2, 75 canons ; cahier 5, Chansons de route. Enfin, Ronart et Lerolle, éditeur à Paris, ont entrepris la publication de séries de petits cahiers qui contiennent soit des marches, soit des chants à plusieurs voix, soit des chants de métier. Ajoutons que tout meneur de chant tirera le plus grand profit de la lecture du petit livre de William Lemit **Fais-nous chanter** (12), que nous avons souvent consulté !

La chanson est un élément de confiance, une marque d'enthousiasme et de foi. Ne laissons pas s'envoler l'occasion !

Pierre COGNACQ.

(1) Procure de Musique, St-Len-la-Forêt, éd.
(2) Eclaireurs unionistes de France, éd.
(3) F. Nathan, éd.
(4) H. Didier, éd.
(5) Les Camarades de la Route, éd.
(6) Les Eclaireurs de France, éd.
(7) Chiron, éd. à
(8) L'Orante, éd.
(9) Camping. Plein air, éd.
(10) Philippe Parès, éd.
(11) Leduc, éd.
(12) Renart, Lerolle, éd.

UN JEUNE DANS " L'ENFER NOIR "

LE GALIBOT

(suite de la page 12)

— O voiez, ch'père j'ai toudis dit qu'in séro r'venu irsonné avant qué j'min aille.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'un fracas épouvantable ébranla le silence de la mine ; pendant près de cinq minutes, un roulement pareil au tonnerre qui s'éloigne et revient, troubla les esprits tandis qu'une poussière épaisse emplissait la galerie, puis le calme revint et, avec lui, les premiers éléments de secours. Le vieux raccommodeur gisait la face contre terre et les jambes écrasées par des tonnes de pierres et de charbon. Il geignait doucement, appelant sans cesse sa femme et ses mioches, auxquels il mêlait parfois le nom de Maxime. On le dégagea bien vite et il fut transporté à l'hôpital de la Compagnie tandis que les hommes se hâtaient de déblayer l'éboulis pour dégager le jeune Maxime et le sauver s'il en était encore temps, ce dont tous doutaient presque, bien qu'un reste d'espoir persistât encore, comme cela se fait quand on cherche un être aimé et ce malgré tous les symptômes d'un échec certain.

Quand, après douze heures de travail continu et d'effort incessant le jeune galibot put être dégagé, le découragement s'empara de tous ceux qui étaient présents et qui tous avaient connu Maxime. Ils ne purent retenir les larmes qui leur coulaient des yeux, brûlantes mais silencieuses et résignées. Le corps de Maxime gisait là, presque intact, préservé qu'il avait été par un wagonnet ; mais sa tête n'était qu'une bouillie épaisse et noire ; elle avait été écrasée par la bille que le raccommodeur voulait coincer. Pieusement, les restes du jeune homme furent transportés sur un « truck », jusqu'à la salle d'attente que l'on venait de transformer en morgue et où Messieurs les médecins viendraient faire leur constatation.

Les funérailles furent grandioses malgré leur simplicité. Tous ceux qui avaient connu Maxime, tinrent à l'accompagner jusqu'au petit cimetière où il demeure encore à l'heure actuelle. Pour terminer ce récit vécu que je n'ai pas voulu changer et que j'ai raconté tel qu'il se présente encore à mon esprit après quinze années, je ne ferai que citer la conclusion qu'un jeune camarade d'école de Maxime tira de l'allocution qu'il prononça lors de son enterrement :

« Tu aimais la mine, mais tu l'as trop « aimée, car elle ne s'est pas contentée « de ton travail journalier, elle a voulu « ta vie, et je suis sûr que tu en avais « fait le sacrifcie bien avant ta mort « qui nous plonge tous dans une indicible tristesse. Il n'y a que nous, les mineurs, tes camarades de travail, qui « pouvons comprendre à quel point elle « peut nous être chère ; il n'y a que « nous pour ressentir vraiment ce que ni « les livres, ni les paroles ne pourront « jamais déceler, lorsqu'Elle nous prend « l'un des nôtres. Nous restons, avec « Elle, pour les autres, un mystère jalousement caché, et il n'y a qu'un mineur pour pleurer un mineur. Déjà, « demain, Elle nous aura repris ; nous « songerons à toi qui ne reviendra plus, « et, de crainte qu'Elle nous reprenne de « suite un des nôtres nous lui offrirons « en expiation notre travail, notre peine, « tout comme si la mine était une divinité qu'il faut craindre, et, à certaines « heures, je crois que nous la considérons comme telle. »

M. L.

Les Livres

L'ACADEMIE GONCOURT EN DIX COUVERTS

Georges Ravon a choisi ce titre (1) pour nous raconter l'histoire de cette académie qui donne chaque année — sinon beaucoup d'argent — la gloire et le gros tirage à l'écrivain qu'elle couronne.

On voit défiler devant les couverts — puisqu'il n'y a ni fauteuil ni uniforme à cette académie — les titulaires successifs.

Ainsi Georges Ravon trace un agréable et sympathique portrait de Georges Courteline.

Même les inévitables « pompiers » — qui, hélas ! se trouvent au sein de cette académie que son indépendance aurait dû rendre libre de toute contrainte — nous seraient apparus sous un jour plus drôle, si Georges Ravon n'avait pris sa tâche trop au sérieux. Il a voulu traiter en toute « objectivité » tous les académiciens défunts ou vivants. Qui sait si Georges Ravon n'a pas voulu ainsi se ménager l'avenir ?

Pourquoi cela nous étonnerait-il ? Les gens les plus sensés et les plus amusants — dans leurs écrits s'entend — peuvent être piqués par une mouche ayant auparavant visité M. Sacha Guitry par exemple !

Alors ce jour-là, on dira : « Georges Ravon était un chic type. Dommage qu'il soit devenu académicien ! » Mais, c'est là anticiper. Et l'auteur de ce livre — qui aurait pu être des plus amusants, traité en toute liberté de pensée — n'a pas fait d'aussi noirs calculs, nous en sommes certain.

Cet ouvrage nous rappelle certains petits événements littéraires assez significatifs quant à l'orientation de l'Académie Goncourt.

Il est indéniable que depuis quelques années les Goncourt attribuent le prix à des œuvres de plus en plus éloignées de celles qu'auraient souhaité couronner Jules et Edmond de Goncourt.

Le testament disait que le prix serait pour le meilleur ouvrage d'imagination d'un jeune, publié dans l'année.

En 1941, par exemple, le prix va à Henri Pourrat pour « Vent de Mars »... et l'ensemble de son œuvre. Essayez donc de lire les livres de M. Pourrat. Après cela, il y a des chances que vous fuirez les ouvrages portant la bande « Prix Goncourt ».

Seul, Francis Carco protesta ouvertement contre ce prix attribué à un « jeune » auteur — déjà barbu et plus près de la tombe que du berceau — en déclarant qu'il ne prendrait plus part aux déjeuners de la place Gaillon.

De même, Lucien Descaves envoya lors de la réunion de décembre 1941 — après l'élection de Pierre Champion — une lettre de protestation qu'il terminait en souhaitant qu'il ne suffise pas, pour faire partie de l'Académie Goncourt, d'avoir de belles relations et pognon sur rue.

Il est aussi très intéressant, et très instructif, de lire attentivement la liste des Prix Goncourt depuis 1903... On y verra, par exemple, M. Tartempion, oublié de tout le monde, être préféré à Colette, Appolinaire, Charles-Louis Philippe ou Jean Giraudoux. D'autres ont été négligés par les Goncourt, ce sont : Alain Fournier, Jules Romains, Montherland, Jean Prévost.

Noël-Jean PELLEGRINI.

(1) Editions Aubanel (Avignon).

Vient de paraître

SOUS LE SIGNE DE JAURES (Souvenirs d'un militant), par L. O. Frossard.
(Editions Flammarion.)

BRUNO, par Jean Goudal.
(Denoël, éditeur.)

ROMANESQUE TANGER, par Joseph Peyré.
(Robert Laffont, éditeur.)

FEUX INTERIEURS, par Jean Gomès.
(Séquana, René Julliard, éditeur.)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France